La genèse d'un écrivain

Ou la généalogie d'une famille de Homewood

The Genesis of a Writer : Or the Genealogy of a Family from Homewood

Bénédicte Monville De Cecco

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/lhomme/22544>

DOI : 10.4000/lhomme.22544

ISSN : 1953-8103

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 10 novembre 2010

Pagination : 359-387

ISSN : 0439-4216

Référence électronique

Bénédicte Monville De Cecco, « La genèse d'un écrivain », *L'Homme* [En ligne], 195-196 | 2010, mis en ligne le 04 novembre 2012, consulté le 19 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/lhomme/22544> ; DOI : 10.4000/lhomme.22544

La genèse d'un écrivain

Ou la généalogie d'une famille de Homewood

Bénédicte Monville De Cecco

African-American descent plays a part in all our stories, a powerful role in many. Racism appears as a factor just as often. On the other hand, race – the doctrine of immutable difference and inferiority, the eternal strategic positioning of white over black – can be given the lie by our life stories.

John E. Wideman (1995 [1984] : xii).

AU COMMENCEMENT, il y a la fuite de Charlie Bell avec Sybela Owens, l'ancêtre mythique, fondateur du clan auquel appartient l'écrivain et du quartier où la famille réside, Homewood.

C'est ainsi qu'une nuit, ayant appris que son père s'appêtait à vendre sa maîtresse à un spéculateur, Charlie Bell s'enfuit avec elle et leurs deux enfants. Nous sommes en 1859, Sybela Owens a environ dix-huit ans :

« Elle n'avait eu droit à aucun préavis. Soudain le voilà à la porte : un coup impatient, son droit de préemption, comme toujours quand il choisissait de l'arracher à son sommeil. Sans plus de discours que lorsqu'il exigeait son corps, il se fit comprendre. En l'espace de quelques instants tout ce qui dans la cahute pouvait servir et s'emporter fut glané, les enfants réveillés, tous leurs habits enfilés les uns par-dessus les autres et les voilà qui se précipitent tous dans la nuit, dans les bois bordant l'extrémité nord de la plantation » (Wideman 2004 [1981] : 250).

À l'universitaire qui l'interroge sur la réalité de l'existence de Sybela Owens et de son mari, Charlie Bell, John Edgar Wideman répond qu'« ils sont aussi réels que la Bible, aussi réels que la plupart des choses [...]. [Ces histoires] sont vraies comme l'histoire orale est vraie et probablement pour moi d'une vérité plus fiable que celle énoncée par l'histoire écrite » (Wideman cité in Bonetti 1998 : 47, ma traduction).

Ainsi, l'auteur fait de la croyance en l'histoire orale de Sybela un nœud où fiction et autobiographie s'emmêlent et un motif essentiel de son œuvre. Car, qu'il s'agisse de ses parents ou des personnages de la *Trilogie de Homewood*, les trois romans qui nous intéressent ici, tous ne retiennent de l'histoire que la version transmise oralement par les femmes de la famille (voir Wideman cité in Bonetti 1998 : 47, cité in Samuels 1998 : 15 et Wideman 2001 : 94-96, 2008a [1983] : 34). Ce qui signifie également que l'oralité

n'est plus seulement un moyen de communication, de conservation et de transmission, disponible pour des hommes souvent maintenus hors de l'écriture et de ses lieux. Elle est métabolisée par l'écrivain en matière littéraire et le récit autobiographique qu'elle soutient, restitué au rapport dialectique qui le lie nécessairement à l'histoire de la société globale qui, par ailleurs, reconnaît Wideman en tant qu'écrivain américain.

La relation entre fiction et autobiographie dans l'œuvre de John Edgar Wideman ne s'arrête pas là et *Damballah*, premier volume de la *Trilogie*, s'ouvre sur la généalogie brièvement résumée et l'arbre généalogique d'une famille dont les sept générations sont l'arrangement par l'écrivain de la composition que forme sa propre généalogie.

Par conséquent, fiction et autobiographie sont inextricablement liées dans l'œuvre et les personnages fictifs ne sont jamais trop éloignés des individus réels qui les ont inspirés :

« Il y a toujours une réciprocité entre les personnages de fiction et les personnes réelles, mais sûrement la May vivante arrive avant et il y a toute sorte de liens étroits entre la tante May vivante et la tante May des histoires. Mais la tante May des histoires est absolument basée sur un être humain particulier que j'ai connu toute ma vie » (Wideman cité in Samuels 1998 : 15, ma traduction).

Et, comme pour brouiller davantage les limites entre des genres qu'il refuse¹, *Damballah* se clôt sur une nouvelle en forme de lettre que l'auteur intitule « Le commencement de Homewood ». Cette lettre, le narrateur l'adresse à son frère en prison. Or, le narrateur et le destinataire sont les projections dans cette fiction de l'auteur et de son plus jeune frère Robert qui purge une peine de prison à vie pour meurtre depuis 1976. *Damballah* a d'ailleurs été écrit « Pour Robby », avec cette dédicace : « Les histoires sont des lettres. Des lettres envoyées à n'importe qui, à tout le monde. Mais les plus belles sont faites pour être lues par quelqu'un en particulier » (2004 [1981] : 9) et cette phrase de conclusion ; la dernière phrase de la dernière nouvelle : « Tiens bon » (*ibid.* : 262).

Ces infractions aux définitions rigides des genres et des catégories littéraires ont leur raison anthropologique. L'écriture fictionnelle supplée aux silences de l'historiographie dont les énoncés sont une projection des relations de pouvoir dans la société et les motifs adéquats avec un ordre social qui maintient les Africains Américains en dehors du courant dominant de la décision sociale et politique. L'oralité et le récit autobiographique deviennent des outils stratégiques dans la discussion et la déconstruction

1. « I think there the distinction between fiction and non fiction goes away because what we are talking about, this writing that grabs people and compels people to examine themselves and examine their world in a new way. And there's so little of it we don't need to further categorize it ; that's a small enough category. Writing that becomes real for people » (Wideman cité in Monville De Cecco 2011).

par l'écrivain d'un récit historique où l'histoire des Africains Américains est ostracisée et cantonnée dans des catégories spécifiques : *Black Studies*, *Africana Studies*, *African American Fiction*², etc. Wideman livre ainsi une image du monde augmentée, décuplée, capable de restituer la vérité de sa vision singulière :

« Autrement dit, la littérature a cette capacité d'élargir l'enregistrement écrit, plus important encore, d'inclure l'imaginaire et ce qui n'était pas là mais qui aurait pu être là. Et c'est important ce qui aurait pu être là » (Wideman cité in Monville De Cecco 2011).

Pour autant et pour reprendre une expression de Philippe Lejeune, Wideman débraie dans ses fictions la relation du lecteur à l'auteur en empêchant le premier de démêler la réalité de la fiction, le « je » de l'auteur n'étant jamais véritablement engagé.

En confrontant son œuvre de fiction la *Trilogie de Homewood*³, à ses essais autobiographiques *Fatheralong*, *Suis-je le gardien de mon frère ?* et *Hoop Roots*, et au matériel critique disponible dont les nombreuses interviews de l'auteur, je restituerai à leur diachronie l'ensemble des « biographèmes » qui concernent l'écrivain lui-même et je poursuivrai, à travers le récit de sa vie, « les logiques d'action dans leur développement biographique, et les configurations de rapports sociaux dans leur développement historique » (Bertaux 1997 : 8). Pour ce faire, j'explicitai nécessairement cette relation que l'auteur fait exister entre fiction et autobiographie, c'est-à-dire entre une histoire familiale réelle et sa projection fictionnelle et découvrirai la réalité du rapport du sujet écrivain à l'objet monde.

Ainsi, je réinsérerai le destin exceptionnel de Wideman au « contexte des relations systémiques qui déterminent et déforment la vie de tous les Américains » (Wideman 1996 : 24). Et, loin de ce que Wideman lui-même définirait comme « un récit d'esclave nouvelle manière » (*Ibid.*), je rendrai l'homme et l'auteur à leur histoire et à la société dans laquelle ils vivent,

2. À l'interviewer qui lui demande pourquoi le blues ne peut pas être accepté comme un véhicule « valable et précieux » pour comprendre l'« expérience humaine », John Wideman répond : « *The historical problem is there and how you solve it creates a sort of "out of the frying pan into the fire". There is an Afro-American tradition. There are Afro-American writers working right now ; it makes sense to talk about them as a group, or about certain ways that their work relates. It is natural ; it is enlightening ; it is intelligent to do it that way, but, at the same time, to do that perpetuates the "bad side" of the whole notion of looking at things in black and white ways* » (Wideman cité in Samuels 1998 : 22).

3. La critique désigne communément sous le nom de *Trilogie de Homewood* les trois romans que Wideman a consacrés à l'histoire de ce quartier éponyme de Pittsburgh où il a en partie grandi et où sa famille est implantée depuis plusieurs générations : *Damballah*, *Où se cacher* et *Ce rocking-chair qui bat la mesure*, publiés respectivement aux États-Unis sous les titres *Damballah*, *Hiding Place* et *Sent for You Yesterday*, en 1981, 1981 et 1983 et, en France, en 2004, 2006 et 2008 aux éditions Gallimard.

afin qu'il me soit permis d'appréhender les conditions de la genèse d'un écrivain et de son œuvre. Un écrivain, John Edgar Wideman, qui s'est imposé comme un des écrivains américains contemporains les plus importants et a évolué au fil du temps vers une conception radicalement différente de son rôle en tant qu'écrivain et intellectuel.

De la plantation au ghetto

Au commencement donc, il y a la fuite du fils du maître avec une des esclaves de son père, un riche fermier du Maryland, un État du Sud atlantique.

Il est probable que ce père et maître ne voyait aucun inconvénient à la relation de son fils avec son esclave qu'il ne pouvait ignorer puisque Sybela avait eu deux enfants. De fait, dans l'Amérique esclavagiste, que son fils couche avec une esclave n'avait rien d'exceptionnel et contribuait à lui assurer une reproduction gratuite de sa main-d'œuvre servile. Car, dans le Maryland, les enfants de Charlie Bell, Blanc libre, et Sybela Owens, Noire esclave, sont esclaves⁴. Ces relations sexuelles exogames dans l'ordre esclavagiste étaient, dans certaines circonstances, tolérées voir même encouragées. Et, s'il arrivait qu'une femme esclave accepte de devenir la maîtresse, parfois même la concubine, du maître ou de son jeune fils, ce qui pouvait lui assurer une relative ascension sociale (Bastide 1996 [1967] : 177), les relations sexuelles entre maîtres et esclaves étaient le plus souvent contraintes⁵. En effet, « les femmes noires étaient dès le début considérées comme des sujets dont les décisions relatives à la reproduction devaient être soumises aux nécessités de la régulation sociale plutôt qu'à leur désir propre » (Dorothy Roberts citée par DiFazio 2005 : 108). Et, après qu'en 1808 le Congrès eut mis un terme à la participation des États-Unis à la traite atlantique, la reproduction indigène de la population esclave apparut comme l'unique moyen d'accroître la main-d'œuvre esclave. Dès lors, devant les stratégies de résistance des esclaves qui tentent de contrôler leur natalité par la contraception, l'abstinence ou l'infanticide, le viol devient l'instrument d'une tentative de reprise en main par les maîtres de la fécondité de leurs esclaves afin d'encourager leur reproduction

4. La loi de 1663 qui reconnaît l'esclavage dans le Maryland stipule que tout Noir né dans l'État est esclave. En 1681, elle est amendée dans le sens des pratiques coutumières et les enfants noirs, nés d'une femme blanche ou d'une mère noire libre, sont libres (Franklin & Moss 2005 : 68).

5. « *More common than forced pairings among slaves were forced sexual encounters between white men and black women. Potential sexual partners of enslaved women included the master, his sons, neighboring planters, visitors of the slaveholding family, traveling salesmen, and hired workers [...]. In their minds, forced sex, population growth, and the perpetuation of slavery were inextricably linked* » (Schwartz 2006 : 27).

« naturelle ». Dans le Maryland, à la veille de la Révolution et d'après les données d'une publication du Maryland State Archives, 90 % de la population esclave de l'État est originaire de l'État (2007 : 6). Partant, jusqu'à leur fuite, la relation de Sybela Owens et Charlie Bell ne contrevenait pas aux règles de la société esclavagiste sudiste où ils vivaient.

Au bout de leur course, Sybela et Charlie s'installent en Pennsylvanie, un État du Nord, limitrophe du Maryland qu'ils ont quitté. Ils y sont mal accueillis et suscitent l'hostilité des autres Blancs du quartier de Pittsburgh où ils s'arrêtent. Car, si la reconnaissance de son attachement à une femme noire et aux enfants nés de cette union était inconcevable au Sud, elle est insupportable au Nord :

« Les autres Blancs avaient fait savoir à Charlie qu'ils ne voulaient pas voir un des leurs vivre avec une Noire alors Charlie avait pris ses cliques et ses claques. Jusqu'en haut de la Butte Bruston où y avait personne à essayer de fourrer le nez dans ses affaires. Et au lieu de tuer ces jeannettes il a emmené Grand-Mère Owens là-haut et ce fut le commencement de Homewood » (Wideman 2004 [1981] : 260).

En effet, Pittsburgh est une ville où règne une forte ségrégation. La population noire y est systématiquement reléguée vers les quartiers les moins densément peuplés, souvent vétustes et insalubres.

Car au Nord, hors du cadre strict de l'esclavage, des *Black laws* organisent la ségrégation des Africains Américains. Pourtant, la Pennsylvanie avait, dès 1780, pris des mesures favorables à l'abolition progressive de l'esclavage. Malgré cela, en 1837, cet État désaffranchit ses résidents noirs (Glasco 1989 : 72). En 1857, après qu'eurent été publiés plusieurs livres qui étayaient la thèse en faveur de l'esclavage sur la lecture de la Bible, la Cour suprême statua que « A Negro has no rights which a white man needs respect » et excluait les « Nègres » de la dénomination « people of the United States » (Frazier 1957 : 43). Deux ans avant la fuite de Sybela et Charlie, cette décision sanctionnait légalement la conception selon laquelle les hommes et les femmes américains d'origine africaine, libres ou esclaves, appartenaient à une classe d'êtres humains inférieurs nécessairement soumise à la classe d'hommes blancs dominants.

L'histoire des amours tolérées puis condamnées de Sybela et Charlie, de leur fuite vers le Nord et de leur bannissement par les Blancs du quartier où ils s'installent, enfin de la création de Homewood, lieu éponyme de la *Trilogie de Homewood*, illustre la geste raciste qui institue deux groupes sociaux inédits, les « Blancs » et les « Noirs », consubstantielle de l'avènement des États-Unis d'Amérique. En effet, cet ordre social raciste s'avérera un formidable outil d'intégration des immigrants européens et de cohésion de la toute jeune nation américaine. Car, d'un côté, « l'identité blanche » permettra d'unifier des hommes d'origines européennes, de langues et de

cultures différentes dont les motivations pour immigrer aux États-Unis étaient extrêmement diversifiées (Banks 2006). Et, d'un autre côté, les Noirs américains vont s'insérer dans ces modes d'inscription et se mobiliser au nom de cette appartenance et de cette identité « noire » afin de conquérir des droits, au premier rang desquels l'égalité et la dignité (Eribon 2007 : 114 ; voir également Ginzburg Migliorino 1994 : 66).

Et, peu importe si Charlie et Sybela fondèrent Homewood comme le racontent les femmes de la famille de Wideman. Ces conteuses auront assuré par leurs récits ce que l'écrivain a défini un jour comme une « seconde nature » (in Monville De Cecco 2011) :

« C'était un truc que j'avais appris il y a longtemps. Un mécanisme de survie aussi vieux que l'esclavage. Quand on est né noir en Amérique, on doit rapidement apprendre à reconnaître les barrières invisibles qui définissent l'espace dans lequel on peut se mouvoir. Ce septième sens qu'il faut développer est indispensable à la survie et à la santé de l'esprit » (Wideman 1992 : 318).

John French et Harry Wideman, deux hommes noirs “rêvant cette ville dévastée”

John French et Harry Wideman, respectivement les grands-pères maternel et paternel de John E. Wideman quittent Culpepper en Virginie et Promise Land, Greenwood en Caroline du Sud, au début du ^{xx}e siècle. Avec des dizaines de milliers d'autres Noirs du Sud, ces deux tout jeunes hommes forment l'espoir d'une vie meilleure dans une ville industrielle du Nord. Tous fuient l'isolement et le racisme du Sud. En effet, entre 1865 et 1866, après l'abolition de l'esclavage⁶, les assemblées législatives des États du Sud approuvèrent des codes noirs qui entendaient se substituer aux anciens codes esclavagistes et réaffirmaient la suprématie blanche qu'ils inscrivaient explicitement dans les pratiques sociales en limitant considérablement les droits des Africains américains. Ils sont encouragés en 1896 par la Cour Suprême qui déclare à l'occasion de l'affaire « Plessy contre Ferguson » que la séparation des « races » est légale tant que les opportunités restent les mêmes. Car, si la guerre civile avait abouti à l'abolition de l'esclavage, il s'agissait surtout d'une mesure opportuniste qui avait pour principal objectif de déstabiliser le Sud sécessionniste et d'imposer l'hégémonie économique et politique du Nord (voir Ginzburg Migliorino 1994 : 104 et Frazier 1957 : 107).

6. La ratification du XIII^e amendement, le 6 décembre 1865, mit fin à l'esclavage dans tout le pays. Et, en 1868, le XIV^e amendement conféra aux ex-esclaves et aux Noirs libres la citoyenneté.

Dès lors, un arsenal de lois se met en place, partout dans le pays, qui vise à maintenir la séparation des Noirs et des Blancs, connu sous le nom de Jim Crow⁷. Ces lois affectent tous les aspects de la vie des Noirs américains. Leurs effets sont particulièrement violents dans le Sud agricole où ils se conjuguent à la remise en cause de la prospérité économique par la montée en puissance du Nord industrialisé. Par ailleurs, l'usage systématique de la violence contre les Africains Américains qui tentent de résister au mouvement de désaffranchissement y est davantage institutionnalisé et les organisations terroristes et racistes, comme le Ku Klux Klan, solidement implantées. Dans ces conditions, « Le noir Harry [Wideman] de Greenwood, Caroline du Sud, et John [French], le mulâtre blanc de Culpepper, Virginie » s'installent à Pittsburgh (Wideman 1992 : 41) :

« Le père de Papa, notre grand-père, Harry Wideman, a émigré de Greenwood, Caroline du Sud, à Pittsburgh, Pennsylvanie, en 1906. Il a découvert une ville à deux vitesses, sale et cruelle. Il a appris à reconnaître ses collines et ses rivières, les noms étranges des Ritals, des Boches et des Polacks qui, comme lui, avaient été attirés par les usines et les mines, par la fumée et la fournaise, et par le travail dangereux qui permettait à n'importe quel gaillard à la tête dure, même à un Noir, de se remplir les poches de fric. Dans sa quête, mon grand-père a rencontré des groupes d'exilés noirs à la recherche d'une nouvelle vie sur la terre promise du Nord. Comme tant d'autres, il logeait dans des foyers surpeuplés, travaillant dur la journée, s'amusant fort la nuit jusqu'à l'extrême limite de l'épuisement. Quand sa tête touchait enfin l'oreiller, il se foutait bien que les draps soient encore chauds du corps d'un autre qui travaillait la nuit et louait son lit pendant les dix heures qu'il tirait à l'usine » (*Ibid.* : 38).

Pourtant, le Nord n'est pas l'Eldorado qu'ils espéraient et leurs conditions de vie restent précaires. Certes, entre 1863 et 1875, la plupart des États du Nord ont abrogé les *Black Laws* mais les exemples du refus de la société civile d'accepter le nouveau statut des Africains Américains sont légion. Et, le racisme de la société américaine au Nord, revivifié par la requalification en termes racistes des rapports de forces qui y caractérisent le marché du travail, allait constituer le principal obstacle à leur intégration sociale.

En effet, l'émergence du capitalisme industriel exaspère la concurrence entre travailleurs pauvres, et le maintien de la relation hiérarchique entre Noirs et Blancs, instituée par la société américaine esclavagiste et renforcée par l'ordre ségrégationniste, devient un enjeu majeur dans la disqualification

7. « The exact origin of the term "Jim Crow" is unknown ; it seems to have originated with Thomas Dartmouth "Daddy" Rice, a white actor who appeared on stage in New York City in blackface makeup as the character Jim Crow, an old black slave, in the late 1830s. In the years followed, the name evolved into a pejorative term for African Americans, emphasizing white-perceived deficiencies in their character, culture, and intelligence. In the aftermath of reconstruction the term "Jim Crow" was further adapted to refer to those laws that separated the races and relegated African Americans to second-class status » (Carney & Finkelman 2009 : 27).

des travailleurs noirs libres et leur rejet hors du marché concurrentiel du travail. D'autant que la pression démographique de ces derniers, même s'il convient de relativiser cet argument, augmente considérablement avec la croissance rapide de la population africaine américaine urbaine dès le début du XIX^e siècle⁸. De plus, les Américains blancs refusent l'égalité symbolique qu'implique la pratique de certaines activités et limitent ou interdisent aux Américains noirs l'exercice de métiers qu'ils pratiquaient esclaves. Ainsi, la main-d'œuvre noire est à Pittsburgh globalement exclue des activités industrielles et commerciales qui dominaient l'économie de la ville et cantonnée dans des emplois de service journaliers (Glasco 1989 : 76).

Dans ces conditions, John French, « an overwhelming presence from those days in Homewood » (Wideman 2008a [1983] : 34), vivait de travaux manuels, des divers bricolages qu'il trouvait chaque jour à faire pour quelque argent :

« John French est le premier au carrefour ce matin [...]. Oui le premier ce matin au carrefour de Frankstown et Homewood où les Blancs arrivent en camionnette avec le taf que tu vas peut-être décrocher si tu as de la veine, si t'es là de bonne heure, si tu te comportes comme si c'était le Christ en personne installé au volant de leur pick-up. La bouille fendue jusqu'aux oreilles comme si le blanc allait te transporter au Royaume des cieux mais toi tu sais depuis le début qu'il va t'embarquer vers un boulot où tu seras payé la moitié de ce qu'il donne à ces pareils » (*Ibid.* : 82-83).

Le plus souvent, il tapissait de papier d'ameublement les murs de maisons habitées par ceux qui avaient assez d'argent pour s'offrir les services de ce *paper-hanging full*, des Blancs : « John French payait les factures en posant du papier peint jusqu'à ce qu'une attaque le laisse paralysé » (Wideman 2001 : 68, ma traduction).

L'expérience des grands-pères de John Edgar Wideman figure parfaitement les conditions de vie dramatiques des travailleurs noirs au début du XIX^e siècle à Pittsburgh. Les plus chanceux avaient un travail régulier mais la maigreur de leur revenu ne laissait rien espérer et les maintenait dans un état de subordination :

« Et je me suis dis en moi-même toute ta vie, Campbell, tu t'es contenté de trois sous. Tu t'es crevé le derrière, tu as fait du blanc un riche et qu'est-ce que ça t'a rapporté ? Qu'est-ce que t'auras le jour où on défilera devant toi au cimetière du comté

8. En effet, la vigueur du racisme dont les Noirs sont victimes augmente indépendamment de leur poids démographique. Par exemple, la proportion de Noirs libres dans les quinze plus grandes villes du pays décline dans la décennie 1830-1840 devant l'arrivée massive d'immigrés européens et pourtant les interdits qui les frappent se multiplient et se renforcent (Curry 1981 : 2). Tout comme, à partir du début du XX^e siècle, l'affluence des Blancs du Sud surpasse en nombre celle des Noirs.

d'Allegheny hormis le costard que t'auras sur le dos, un costume qu'est pas vraiment à toi parce qu'acheté à crédit, et toi et le costard vous serez les deux à six pieds sous terre mais Aida, elle, elle continuera à rembourser » (Wideman 2008a [1983] : 61-62).

Au Nord comme au Sud, les Américains blancs rejettent la perspective d'une intégration des Américains noirs à la société américaine. Or, l'augmentation du nombre d'Américains noirs libres et, conséquemment, des interrelations sociales risque de favoriser cette intégration. La relégation des travailleurs noirs et l'instauration des ghettos des villes industrielles du Nord s'inscrivent dans cette logique ségrégationniste qui est une condition *sine qua non* du maintien de la suprématie blanche.

Edgar Wideman ou les ambitions d'un homme du ghetto première mouture

Edgar Wideman, le fils de Harry et le père de John, est le premier homme de sa famille à être né dans le Nord. Il veut devenir dentiste. En 1950, 1/6 des Noirs des États-Unis ont une profession qui les identifie à la bourgeoisie noire. Parmi eux, 2,2 % exercent des professions libérales et techniques. Les dentistes, qui comptent parmi les professions les mieux rémunérées, représentent une proportion importante de cette bourgeoisie noire installée au faîte de la pyramide sociale (Frazier 1969 : 44).

Edgar Wideman épouse Bett French, une femme claire : « Les filles French avaient cette belle peau claire et lumineuse, presque blanche, au teint cuivré, de fins cheveux lisses et de belles jambes » (Wideman 1992 : 107). Ce qui renforce l'hypothèse selon laquelle il aspirait à son intégration à la classe moyenne noire et à son inclusion au modèle majoritaire. De fait, la couleur de la peau était devenue un critère de distinction sociale, les plus foncés étant à la fois les derniers arrivés, les plus pauvres et les moins intégrés. La famille French, au teint pâle et qui revendiquait son appartenance aux premières familles noires installées à Homewood, traitait avec dédain les plus foncés (voir Wideman 1995 [1984] : 121-122). Ainsi, Edgar aurait admis les préalables sur lesquels se fonde l'hégémonie sociale et culturelle du courant dominant comme nécessaires à son ascension sociale. Pourtant, avoir une femme ou des enfants plus clairs que soi n'exprime pas seulement ce désir de « blanchir la race », expression ultime de la haine de soi et de l'aliénation culturelle que Franz Fanon avait identifiée chez les Antillaises, ni ce « dégoût » de soi, décrit par Frazier (1969 : 24). Le mariage d'Edgar Wideman avec une femme claire ne peut pas être interprété comme la seule expression d'une acculturation du sujet aux valeurs dominantes. Il témoigne aussi d'un simple opportunisme. Quand Edgar Wideman épouse Bett French, avoir la peau noire constitue

un préjudice écrasant ou un « maléfice », pour reprendre un mot de Jean-Luc Bonniol à propos des Antilles françaises, et vous condamne à une stagnation quasi certaine aux plus bas échelons de la hiérarchie sociale. Autrement dit, ce mariage est une échappatoire possible et un moyen concret de faire vaciller le système. L'existence de ces *invisible crossovers*⁹, que Wideman oppose aux *Americans of visible African descent*, nous rappelle que « blanchir » peut être une stratégie individuelle efficace pour se soustraire au destin auquel la noirceur de votre peau vous condamne¹⁰.

Et puis, si Edgar Wideman épouse une femme noire blanche, Bett French épouse un homme noir noir. La fille de John French, un mulâtre blanc, et de Freeda, à « la peau blanche comme une blanche et [aux] longs cheveux soyeux », « a accepté d'épouser plus noir qu'elle » (Wideman 2008a [1983] : 35 et 275), réaffirmant pour elle et ses enfants, une position sociale spécifique dont elle connaît les effets.

Malgré tout, la volonté d'ascension sociale d'Edgar Wideman achoppe contre la réalité. Il n'aura jamais les moyens économiques d'intégrer l'école de dentisterie (Brown 1989 : 124). Il devra cumuler les jobs et accepter l'humiliation d'emplois subalternes de service. Wideman parle d'un père qui travaille sans cesse, cantonné dans des emplois de service insuffisamment rémunérateurs. Il fut serveur au magasin Kaufmann dans le centre ville de Pittsburgh, soudeur sur le chantier naval de Dravo et « ingénieur propreté » pour la ville de Pittsburgh, etc. :

« En plus d'être serveur chez Kaufmann's, il travaillait dans deux clubs différents du lundi au jeudi et dans de nombreuses soirées privées les fins de semaine. Je ne pouvais pas suivre là où il était les nuits et à quelles heures il était censé être à la maison. Je savais par contre qu'il valait mieux ne pas le déranger parce qu'il pouvait dormir à n'importe quelle heure du jour » (Wideman 1995 [1984] : 41, ma traduction).

Nous l'avons vu précédemment, les Noirs sont globalement exclus des emplois de commerçant et d'ouvrier. D'autant que Pittsburgh se distingue par la rapide récession de son secteur industriel. Dans le troisième volume

9. « Sheer desperation drove some who could "pass" for white to do so, often with feelings of guilt that lasted a lifetime » (Glasco 1989 : 83). Voir également le roman de Philip Roth (2002).

10. La reproduction sociale de la ségrégation est assurée par la règle de « la goutte de sang » qui poursuit la racialiation de l'identité noire. Et même si sa traduction juridique fut toujours problématique, elle assure théoriquement le rejet automatique de l'enfant dans le groupe du parent de rang inférieur et introduit un interdit symbolique fort de toute relation exogamique entre « Blancs » et « Noirs ». Et puisque l'alliance entre les deux corrompt nécessairement les premiers, la pureté de la « race blanche », ainsi posée, va devenir une des pierres angulaires de la rhétorique de la supériorité. Cette règle donne son caractère totalitaire à l'ordre ségrégationniste et règle le problème du statut de la croissante population mulâtre. Il devient juridiquement impossible à l'individu, en vertu du devoir de vérité, d'échapper à l'infériorité sociale et politique que lui promet sa parenté africaine américaine. Dans les faits, ils furent nombreux à franchir le Rubicon. Avec la *one drop rule* la logique raciste du système ségrégationniste atteint un haut degré d'interaction structurelle.

de la *Trilogie*, Carl, le frère de Lizabeth French, résume ainsi la situation des hommes de son âge, c'est-à-dire la génération d'Edgar Wideman :

« Oui et, à bien y réfléchir, tout bien considéré, y'avait pas un seul vrai putain de métier ouvert aux hommes de couleur. Tous les Noirs que je connaissais ayant une famille à nourrir exerçaient deux ou trois bouts de métier qui, une fois additionnés, en constituaient jamais un vrai, un bon » (Wideman 2008a [1983] : 209).

L'association complexe des facteurs de classe et de « race » dans l'immobilité sociale des familles noires explique que les stratégies – dur labeur, abnégation, renoncements, mariage avec une femme claire – mises en œuvre par Edgar Wideman n'aient permis aucune évolution significative de son statut social (Gibson 2004 : 188). En pratique, l'annihilation des perspectives de mobilité sociale pour la classe moyenne noire aboutit à son engagement en faveur de la cause et, en particulier, de l'avancement des Noirs (Glasco 1989 : 84). Un phénomène qu'on retrouve plusieurs fois chez les Wideman, de John French, le grand-père, à Robert, le frère, en passant par Carl, l'oncle maternel, et qui fait écho à la trajectoire personnelle de Wideman dont l'engagement en faveur de la fin d'un système informel de ségrégation correspond précisément au moment où il découvre la précarité de sa propre position sociale du fait qu'il est noir.

John Edgar Wideman, un enfant de Homewood

John Edgar Wideman est né en 1941 à Washington D.C. Il passe ses premières années à Homewood, un des ghettos noirs de Pittsburgh, Pennsylvanie. La topographie accidentée de la ville y conditionna la répartition de la population africaine américaine dans plusieurs quartiers, ce qui, d'ailleurs, influa sur ses capacités organisationnelles. Homewood se situe à l'extrémité est de la ville de Pittsburgh, dans le neuvième district, « une vallée serrée entre le tonnerre des voies ferrées et le calme des collines à l'est » (Wideman 1992 : 61).

Homewood n'est pas aussi dramatiquement noir que Hill, le ghetto noir le plus pauvre de Pittsburgh, que Wideman décrit dans *Fatheralong* comme le théâtre d'« une scène de post-apocalypse » (1995 [1984]). Homewood a même été « intégré », c'est-à-dire que durant la première moitié du XX^e siècle des familles blanches et noires y cohabitaient. Et si, dès les années 1910, des résidents blancs bataillent contre l'arrivée des premiers habitants noirs et, faute de pouvoir les chasser, déménagent (Glasco 1989 : 84), quand Wideman est enfant, des Blancs fréquentent encore le quartier.

Pour autant, dans les années 1940, Homewood est un ghetto, c'est-à-dire qu'y vivent en majorité des familles noires qui furent, d'une manière ou d'une autre, contraintes de s'y installer et qu'elles y développèrent une

série d'institutions spécifiques, à commencer par des églises (Wacquant 1994 : 11), la seule école explicitement réservée aux Noirs ayant été fermée en 1875 (Douglas 2005 : 174). Mais, le quartier abrite une communauté bien définie au sein de laquelle l'enfant évolue tranquillement :

« Même si j'ai grandi dans une ville, la communauté était très bien définie. Je connaissais le nom de tout le monde et, enfant, tout le monde me connaissait. Les membres des dix ou douze rues où nous vivions formaient une sorte de famille collective. Il y avait un confort agréable et le sentiment d'une communauté là-bas à Homewood » (Wideman cité in Hoem 1998 : 35, ma traduction ; voir également Glasco 1989 : 80).

Autrement dit, et pour reprendre la définition du ghetto que donne Loïc Wacquant dans sa thèse où il examine les transformations qui affectèrent le South Side de Chicago, Homewood est, quand Wideman est enfant, un « ghetto communautaire de la moitié du siècle, [une] formation compacte et bien définie, spatialement et socialement, à l'intérieur de laquelle les Noirs de toutes les classes [sont] consignés et unis par un large ensemble d'institutions spécifiques à l'espace – et à la race – » (1994 : IV, ma traduction).

Une définition du ghetto des années 1940-1950 à laquelle il faut ajouter, dans le cas des Wideman, la permanence de relations avec les membres de la famille restés au Sud. Même si les lignées commencent à se brouiller, Wideman évoque dans son œuvre ces familiaux dont il a entendu l'histoire racontée ou qu'il a rencontrés à de très rares occasions. Et, si l'enfant refuse systématiquement les invitations de son grand-père paternel à l'accompagner dans le Sud l'été (Wideman 1995 [1984] : 16), avec ces histoires, prend forme le sentiment d'appartenir à une lignée, essentiellement des hommes, déportés d'Afrique aux États-Unis, nés dans le Sud, puis, finalement, immigrés au Nord du pays : Charley Rackett, le très vieux grand-père de son grand-père, un Africain, un ancien esclave (Wideman 1992 : 38) ; Révérend Tatum W. Wideman, l'arrière-grand-père de Promised Land, un homme digne qui « portait un costume le samedi et le dimanche, et conduisait sa propre voiture à un cheval » (Wideman 1995 [1984] : 89) ; James Harris, dit « little man », le cousin germain de son père immigré un temps à Pittsburgh. Le Sud est encore, pour l'écrivain, investi symboliquement et affectivement comme le lieu des origines :

« Le Sud est un parent, un lieu d'engendrement, une partie de mon esprit pense avec le Sud, celle qui me pense moi-même. Mon histoire commence là, tout au moins mon histoire dans cet hémisphère, sur ce continent, ce Nouveau Monde » (*Ibid.* : 101, ma traduction).

Par conséquent, Wideman s'inscrit dans un tissu de relations familiales et sociales tangibles qui lui donnent un sens précis de qui il est et des possibilités qu'il a.

Le rêve du père “The astonishing John Edgar Wideman”

371

Alors que les femmes constituent le principal univers de l'auteur quand il est enfant – à commencer par la relation qui l'unit à sa mère dont l'écrivain dit qu'elle était tout amour et qui représente pour son fils une indéfectible présence (*Ibid.* : 84 et 85) –, la figure du père devient centrale au moment où le jeune adolescent matérialise sa différence d'avec les femmes qui l'ont élevé¹¹.

Wideman écrit n'avoir jamais attendu beaucoup plus de son père « que d'aller et venir comme un fantôme, à des heures bizarres, dormir, manger » (*Ibid.* : 42). En pratique, l'instabilité économique qui frappe les hommes du ghetto a des conséquences notables sur l'organisation familiale et sur le type de relations que les pères peuvent entretenir avec leurs enfants.

Pourtant, même si Edgar Wideman est le plus souvent absent, il n'est pas pour son fils un « fantôme aux mains vides »¹². Le père s'avère être un homme qui, malgré les difficultés auxquelles il est confronté, tient sa place. Il paie les factures « du toit au-dessus de [sa] tête, de la nourriture dans [son] estomac », y compris quand il ne vit pas avec John, sa mère et ses quatre frères et sœurs. De plus, ses avertissements demeurent pour l'enfant « des points centraux qui l'aident à reconstruire les frontières brumeuses de l'adolescence » (*Ibid.* : 60, ma traduction).

Cet état de fait permet au fils de saisir l'idéal d'un père qui, pour paraphraser Pierre Bourdieu et comme évoqué précédemment, appelle à son propre dépassement. Un phénomène extrêmement rare dans la société du ghetto où les lignées de pères et de fils sont le plus souvent brisées, interrompues, sinon par l'absence des premiers et la mort des seconds, par les antinomies de la succession (Bourdieu 1993 : 712).

Certes, Wideman conçoit de la honte pour son père, pour ses occupations et son incapacité à les arracher à la pauvreté, un sentiment qu'il lie à la mésestime de soi qu'en tant qu'Africain Américain il dit avoir nécessairement

11. « *I believe it's at this juncture my father materialized. As soon as I began to stand apart and worry about the power of women's bodies, he stepped in the room* » (Wideman 1995 [1984] : 56).

12. « *Generation after generation of black men, deprived of the voices of their fathers, are for all intents and purposes born semi-orphans. Mama's baby, Daddy's maybe. Fathers in exile, in hiding, on the run, anonymous, undetermined, dead. The lost fathers cannot claim their sons, speak to them about growing up, until the fathers claim their own manhood [...]. The power to speak, father to son, is mediated or withheld; white men, and the reality they subscribe to, stand in the way. Whites own the country, run the country, and in this world where possessions count more than people, where law values property more than person, the material reality speaks plainly to anyone who's paying attention, especially black boys who own nothing, whose fathers, relegated to the margins, are empty-handed ghosts* » (*Ibid.* : 65).

éprouvée¹³. Pourtant, sa volonté de dépasser son père est paradoxalement facilitée par une image paternelle qui résiste aux représentations manichéennes de l'enfant et ne se laisse pas totalement appréhender à partir des circonstances matérielles de son existence. L'enfant d'abord, investi du désir des femmes qui l'aiment et l'élèvent¹⁴, et l'adolescent ensuite reconnaissent et reprennent l'idéal de considération sociale de ce père et mettent en œuvre différentes stratégies qui, adulte, vont lui permettre, étant donné des conditions sociales et une conjoncture historique particulières, de devenir cet écrivain et intellectuel reconnu. Au premier rang desquelles figure la réussite scolaire :

« J'avais fait des choix. J'avais quitté Pittsburgh, la pauvreté, la négritude. Pour avancer, pour faire quelque chose de moi-même, l'université m'avait semblé une étape logique, nécessaire ; mon exil et mon départ de la maison ont commencé avec de bonnes notes, un bon anglais, ce qui m'a permis de creuser l'écart bien avant que j'obtienne une bourse et un billet de train pour Philadelphie, de l'autre côté des Montagnes » (Wideman 1992 : 44).

La famille est fière des résultats de l'enfant et encourage sa réussite scolaire, même si elle reste parfois circonspecte quant à l'enseignement qu'il reçoit à l'école. Dans l'Amérique de la ségrégation, l'éducation est à peu près le seul instrument qui représente pour l'individu noir un espoir d'inclusion sociale. D'autant plus que, comme je l'ai montré, l'accès au travail rémunéré, seule alternative possible vers une accumulation de richesses économiques, est pour les Africains Américains problématique. Conséquemment, leur combat en faveur d'un système public d'éducation correct qui leur soit ouvert est cohérent avec la lutte pour leur intégration globale à la société américaine. Or, de ce point de vue, dans les années 1940-1960, la situation est extrêmement précaire.

Les enfants noirs étudient, le plus souvent, dans des écoles publiques sinistrées qui cumulent de mauvaises conditions matérielles d'étude et une mauvaise qualité de l'enseignement dispensé. Car l'absence d'écoles réservées aux enfants noirs à Pittsburgh, à partir de 1875, ne signifie pas la fin de la ségrégation dans les écoles de la ville. La stricte répartition géographique des populations noire et blanche suffit à maintenir un régime de ségrégation de fait (Glasco 1989 : 90). Or, les dépenses de l'État en

13. « [...] here was a man with whom I was connected by blood and time and experience, but it became to my benefit to pretend that none of those connections existed because his presence and personality were a kind of inconvenience. So I saw myself treating him the way I had been treated, the way African American people had been treated over time » (Wideman cité in Silverblatt 1998 : 159).

14. « Betrayal was loss of respect for them, their struggle on my behalf, the one they'd died for a little bit, to raise a little bit higher, the one into whose hands they'd chanced so much of themselves that disrespecting myself would also be bringing them down » (Wideman 1995 [1984] : 49).

matière d'éducation réparties par élève sont dramatiquement inférieures quand il s'agit d'établissements fréquentés majoritairement par des étudiants noirs (Franklin & Moss 2005 : 445). D'autre part, après que la seule école pour enfants noirs eut été fermée en 1875, aucun professeur noir n'enseigna plus à Pittsburgh jusqu'en 1930 et il leur fut virtuellement interdit d'enseigner à des enfants blancs dans l'État de Pennsylvanie jusqu'à la fin des années 1940. Or les professeurs blancs des écoles fréquentées en majorité par des enfants noirs étaient, le plus souvent, considérés comme inaptes à l'éducation des enfants blancs¹⁵. L'incompétence de ces enseignants était d'autant plus dommageable qu'elle s'accompagnait généralement d'une véritable incurie encouragée par la croyance en une infériorité naturelle des enfants noirs (Douglas 2005 : 179 *sqq.*). Partant, l'inégalité du système éducatif nord-américain, qui perdure tout au long du XX^e siècle, et même après qu'en 1954 la Cour suprême eut déclaré la ségrégation au sein du système éducatif hors la loi (Kozol 2005), contribue efficacement à l'exclusion des Noirs américains en leur interdisant l'accès à une construction culturelle qui vise à assurer et renforcer les pouvoirs socioculturels des inclus. Par conséquent, les parents de John Wideman, qui ont fréquenté une école ségréguée et souhaitent pour leurs enfants une bonne éducation, doivent les intégrer dans une école mieux dotée financièrement et culturellement, c'est-à-dire une école « blanche ». Alors, avant que John, leur fils aîné n'ait atteint l'âge du lycée, la famille déménage au 702 Copeland Street, à Shadyside, un quartier blanc, toujours dans la section ouest de la ville, en direction du centre¹⁶.

Wideman fréquente Peabody High School où il est élu « senior-class president ». Les étudiants noirs sont une minorité mais Wideman manifeste une réelle intelligence des relations sociales, en partie formée, nous l'avons vu, par les récits des femmes de sa famille. Il sait comment se déplacer à l'intérieur de cet espace tenu « intégré » et, malgré tout, contraint par la ligne de démarcation qui sépare les Blancs des Noirs, *The Colorline*, comme en témoigne le reportage que lui consacre le journaliste Gene Shalit en 1963 (1998 : 3).

15. « *The Ohio commissioner of common schools commented in 1859 that in black schools, the "teachers, whether white or colored, are, with few exceptions, poorly qualified and are employed because they can be had at small salaries"* » (Douglas 2005 : 45).

16. « *I went to Peabody High School – a predominantly white school – Westinghouse [High School] was almost entirely black- and the black sheep of Pittsburgh public schools – my parents attended Westinghouse – wanted me to get a better education at Peabody – so the family moved to Peabody district – my elementary school Liberty was also a good school – in Shadyside, the "nice" district into which my family moved even before High School – Liberty School had a very small number of black students – in Shadyside, only a handful of black families resided* » (communication personnelle de l'auteur).

En 1959, il obtient le Benjamin Franklin Scholarship qui lui ouvre les portes de l'université de Pennsylvanie à Philadelphie ; l'un des six étudiants noirs du campus, me dira-t-il (Monville De Cecco 2011). Là encore, malgré l'isolement et la solitude qu'il exprime rétrospectivement (« Je me rappelle combien je me sentais seul, combien je me sentais perdu la plupart du temps, culturellement » [in *Ibid.*]), Wideman est un étudiant brillant et ses résultats exceptionnels assurent son intégration au sein de l'université, parmi les cercles les plus fermés et sélectes¹⁷.

En 1963, il obtient le Rhodes Scholarship, grâce auquel il part étudier deux ans à Oxford en Angleterre. Il est le deuxième Africain Américain à recevoir cette prestigieuse distinction académique. La même année, *Look Magazine* lui consacre un article au titre évocateur : « The Astonishing John Edgar Wideman ». Il a 22 ans et déclare qu'être noir n'a encore jamais constitué pour lui un réel empêchement :

« S'il y avait eu quelque chose que j'ai désiré ardemment et que le fait d'être noir m'eût empêché d'accomplir, alors, j'aurais sûrement été confronté à un problème racial, et j'aurais été conduit à faire quelque chose. Je suis sûr que je l'aurais fait. Mais jusqu'ici, le fait d'être noir ne m'a pas empêché de faire ce que je souhaitais. Donc le problème n'est pas mon problème, quelque chose auquel je sente avoir à faire face ou devoir résoudre » (Wideman cité in Shalit 1998 : 2).

Pourtant, cette admirable réussite n'aurait pas été possible si elle ne s'était accompagnée d'une formidable carrière de basketteur.

“Hoop Roots”

« En grandissant, j'ai eu besoin du basketball parce que ma famille était pauvre et de couleur, nous nous sentions opprimés par les circonstances matérielles qu'aucun de nous ne savait comment contrôler, et si je voulais plus, une portion plus large et différente de celle des autres gens pauvres de Homewood, je devais me distinguer » (Wideman 2001 : 6, ma traduction).

John E. Wideman, déjà un excellent joueur à Homewood, devient capitaine de l'équipe de basket de son lycée. Ce qui lui fournit une expérience concrète des profits que la pratique de ce sport pouvait lui procurer.

Dans les années 1950, le basketball n'est pas le sport que nous connaissons aujourd'hui. L'espace des pratiques possibles, l'offre, et celui des dispositions à pratiquer, la demande (Bourdieu 1987 : 210) n'ont alors strictement rien à voir.

17. « John's extraordinary record at Penn won him membership in Sphinx, the men's senior honor society. One if the few Negroes ever invited to join, he is the Pharisee (treasurer) of the organization » (Shalit 1998 : 2).

Il existe un basketball professionnel aux États-Unis depuis la fin du XIX^e siècle mais, avant 1950, la pratique professionnelle reste marquée par un strict *apartheid*. En 1949, la National Collegiate Athletic Association (NCAA) fait jouer des joueurs noirs lors de son championnat et, en 1950, trois joueurs noirs sont autorisés à rejoindre la National Basketball Association (NBA), créée un an plus tôt. Quelques années avant que Wideman n'obtienne, entre autres grâce à ce sport, son ticket d'entrée pour l'Université de Philadelphie :

« Il n'y avait aucune raison pour les Nègres d'aller à l'Université s'ils ne jouaient pas au ballon ou n'entraînaient pas une équipe. Tout du moins, c'était ce que les Blancs pensaient, et tant qu'ils pensaient ainsi, c'était ainsi » (Wideman cité in Reed 1998 : 136).

Aujourd'hui, les Africains Américains représentent 80 % des joueurs de la NBA et 70 % des joueuses de la WNBA (Women's National Basketball Association)¹⁸. La fille de Wideman, Jamila, née en 1975, est l'une d'entre elles.

Les raisons de cet « engouement » sont essentiellement sociales et économiques. L'attention des Américains d'origine africaine pour le basketball est proportionnelle aux profits sociaux qu'ils peuvent en tirer et à la praticabilité de ce sport dans les conditions qui sont les leurs. Le basketball est un sport qui nécessite peu d'équipements et ceux-là n'ont pas besoin d'un entretien régulier. Il est donc praticable dans le cadre de petites communautés urbaines souvent denses et mal entretenues, comme le ghetto de Homewood.

Même si, dans les années 1950, la possibilité pour un athlète noir de devenir professionnel, et par conséquent, d'échapper à l'indigence de la plupart de ces pairs du ghetto était encore restreinte, Wideman l'envisageait déjà : « Quand j'étais enfant, j'étais plus intéressé par le sport et je pensais que si je désirais vraiment quelque chose pour quand je serai grand c'était de devenir un athlète professionnel » (Wideman cité in Monville De Cecco 2011). D'autant que dans les années 1950-1960, le sport est déjà et encore un moyen d'ascension sociale pour les classes populaires et de nombreux athlètes professionnels sont issus de familles pauvres, immigrées ou noires. Quelques grandes figures d'athlètes noires ont durablement marqué l'imaginaire des Africains Américains et les années de formation de John Edgar Wideman : Joe Louis et « Jesse » Owens d'abord (Hughes 1956 : 307), Rafer Johnson, Wilma Rudolph et Mohamed Ali ensuite :

« Ils écoutaient à la radio un match de boxe mais ça n'avait pas duré longtemps : Joe Louis, le Brown Bomber, avait expédié l'autre au tapis avant même qu'ils aient eu le

18. J'emprunte l'essentiel des données statistiques à l'*Encyclopedia of African American Society* (Jaynes 2005).

temps de régler le poste. Ça grésillait pire que du poulet dans de la friture alors que le commentateur comptait déjà. Et John French de hurler, d'applaudir et de gigoter des pieds Vaz-y, Joe. Taule-moi ces blancs, allez, mon gars » (Wideman 2008a [1983] : 275).

Pourtant, si ces athlètes firent avancer la cause des Noirs aux États-Unis, il demeure que leurs performances sportives s'accordaient à une perception essentialiste de leur identité et ne remettaient pas fondamentalement en cause les présupposés racistes de la société américaine ségrégationniste. Communément, leur réussite s'expliquait par des capacités physiques plus grandes, considérées comme inhérentes au fait d'être noir. Exceptionnellement, par le travail effectué ou la pugnacité de femmes et d'hommes que leurs performances sportives soustrayaient à la misère.

Cette adéquation entre la réussite sportive et une perception essentialiste de l'identité noire explique que jouer au basket était une occasion unique, parce qu'autorisée, pour les hommes adultes du ghetto d'affirmer « leurs plus profondes compétences, leur détermination, leur courage, des ressources qu'ils pouvaient exhiber publiquement et se tailler des places différentes dans cette société ségrégationniste » (Wideman 2001 : 54-55, ma traduction).

Quand Wideman est enfant, le basketball n'est pas encore considéré comme une pratique culturelle « noire » et, bien qu'il participe de l'essentialisation de l'identité noire, il n'a pas encore la fonction de réaffirmer les stéréotypes raciaux (Mc Laughlin 2008 : 141). Ce qui a sans aucun doute compté dans l'enthousiasme du jeune Wideman, qui s'applique partout à échapper aux représentations manichéennes qui structurent l'espace social américain, dont il a très vite une représentation précise.

Il est possible cependant de comprendre la pratique du basketball par l'auteur – en tant qu'il deviendra un « processus rituel d'un rite initiatique du devenir un homme noir en Amérique » (Berben-Masi 2006 : 34) – comme un moyen de compenser son ralliement aux critères de l'excellence académique, ceux-là étant exclusifs du monde blanc. Il semble d'ailleurs que le basket ait gardé pour l'auteur cette valeur compensatrice, ce jeu maintenant la possibilité d'un dialogue sur le terrain, dont il a, par ailleurs, perdu l'évidence (voir par exemple Wideman 2006 [1981] : 143).

Par ailleurs, la pratique du basketball fut pour Wideman l'occasion d'établir des connexions avec le monde blanc. Cela commence à Homewood puisque le terrain où l'enfant s'entraîne dans Finance Street, à deux pas de chez sa grand-mère maternelle, Freeda French, marque la frontière entre le monde des Blancs et celui des habitants noirs de Homewood¹⁹.

19. « [...] *this street marking the beginning and end of the neighborhood in which I was raised, where I used to look for trains in the sky, a street dividing so-called black people from so-called white people, where basketball began for me* » (Wideman 2001 : 26).

Wideman a huit ou neuf ans quand il échappe, pour la première fois, à la surveillance de sa tante et court jusqu'au terrain de basket où s'entraînent des hommes blancs qui, chaque jour, viennent travailler dans un immeuble qui disparaîtra avec la transformation du ghetto de Homewood. Un homme lui enjoint de venir essayer : « Here, kid. C'mon. Try one » (Wideman 2001 : 34). Pour la première fois, l'enfant s'exerce à considérer l'individu blanc qui s'adresse à lui et à mesurer la menace ou l'avantage qu'il représente (*Idem*). À treize ans, Wideman traverse des quartiers blancs pour aller jouer sur les terrains des meilleurs joueurs de la ville. Cela ne se fait d'ailleurs pas sans la complicité d'un joueur blanc plus âgé qui protège le jeune homme des tracasseries auxquels cette transgression aurait pu l'exposer (Wideman 1992 : 323-324). Au parc Mellon à Pittsburgh, Noirs et Blancs peuvent se rencontrer :

« Au fil des années, les meilleurs de Pittsburgh ont toujours joué au parc Mellon. Et, puisque le parc n'est dans le territoire de personne, c'est un no man's land, l'endroit parfait pour un champ de bataille, l'un des seuls terrains de basket de centre-ville où des joueurs noirs et blancs se mesurent » (*Ibid.* : 327).

Les effets de la ségrégation y sont momentanément suspendus. L'habileté et la qualité des joueurs priment sur leur couleur de peau. Là, pour bien jouer, un joueur doit savoir aller au-delà des oppositions et clichés raciaux afin d'anticiper les gestes des autres joueurs (Mc Laughlin 2008 : 159). Ce qui suggère également l'attrait que ce sport pouvait exercer sur un individu que la ségrégation contraindait par ailleurs. Jouer au basket était l'occasion d'un sentiment de puissance rare dans le ghetto. Dans *Hoop Roots*, l'autobiographie que l'écrivain consacre à sa passion pour ce sport, il écrit que le « basketball est une fête ambulante », « un signe de santé mentale s'élevant de la décadence matérielle », « un espace indépendant » au cœur d'un univers « de déni et d'exclusion » (Wideman 2001 : 50, ma traduction).

Par conséquent, la pratique du basketball aura permis à John Wideman des rencontres régulières et paritaires avec des hommes blancs et contribué à former chez l'enfant et l'adolescent une familiarité avec le monde des Blancs.

Il me faut dire encore qu'entre Edgar et John Wideman, ce jeu fut l'objet d'une transmission (Wideman 1995 [1984] : 34). Un héritage précieux dans cette société du ghetto où les relations entre les pères et les fils sont, le plus souvent, marquées par des ruptures.

À son retour d'Oxford (Angleterre), en 1966, le jeune homme est admis à participer au prestigieux Iowa's Writers' Workshop et devient un des rares universitaires noirs. En 1967, il publie son premier roman *A Glance Away*. Cette œuvre et les deux qui suivront, *Hurry Home* en 1970 et *The Lynchers* en 1973, sont considérées par la critique comme des œuvres modernistes, marquées par l'influence d'écrivains reconnus²⁰. Elles valent à Wideman ses titres de noblesse littéraire. Et, même si la critique reste discrète sur cet écrivain, les meilleurs journaux leur consacrent une recension (Monville De Cecco 2009).

L'accès aux études, rendu possible par les effets conjugués des stratégies parentales, d'une conjoncture historique particulière, de la réussite sportive et de l'acceptation par Wideman des critères de l'excellence académique, lui aura assuré l'exercice d'un pouvoir culturel sanctionné par ses nouvelles positions au sein de l'académie et du champ littéraire.

À ces raisons qui expliquent la réussite sociale de John E. Wideman, il convient d'en ajouter une : la prégnance d'une construction culturelle où les destinées exceptionnelles, justement parce qu'elles sont exceptionnelles, servent de caution au système structurel de domination. Le parcours de John E. Wideman, du ghetto de Homewood à Oxford aux positions d'écrivain et d'universitaire, respecte « une des formules narratives canoniques à travers lesquelles les Américains acceptent d'appréhender la vie des Noirs [...]. Cette formule du récit d'esclave nouvelle manière se vend parce qu'elle est simple ; elle accepte et préserve les catégories du *statu quo* (comme Noir/Blanc par exemple) ; elle décrit des individus traversant des frontières, pas des groupes ; elle conforte et rassure les privilégiés tout en offrant une lueur d'espoir aux exclus du pouvoir [...]. Les catégories qui structurent l'univers de ces récits – esclave/libre, noir/blanc, féminin/masculin, *underclass/middle class* – ne sont jamais remises en question » (Wideman 1996 : 22-24).

Le journaliste de *Look Magazine* ne s'y trompe pas qui narre son histoire en insistant sur ce passage du ghetto à l'université, « de l'ignorance à l'éducation », le jeune Wideman non plus qui lui déclare : « Je me suis souvent demandé si les choses auraient évolué de la même manière si j'avais eu une petite amie blanche sur le campus » (Wideman cité in Shalit 1998 [1963] : 2).

Car, si l'exceptionnalité de sa réussite lui assure cette position spécifique, son parcours hors du commun est toujours exposé à un retour à la « norme ».

20. « Wideman's first three books are self-consciously modernist, with frequent allusions to or echoes of T. S. Eliot, James Joyce, and William Faulkner » (Byerman 2006).

Wideman précisera plus tard dans son introduction au livre du journaliste noir et membre des *Black Panthers* condamné à mort, Mumia Abu-Jamal, ce qu'il a, jeune homme, implicitement mis en œuvre : ne jamais dépasser les bornes de l'ordre social imposé par le courant dominant. C'est ici que réside son habileté : sans déranger l'ordre ségrégationniste en place, il a su se dégager de sa prégnance grâce à une position acquise qui en amoindrit les effets.

En 1965, il épouse une femme blanche, Judith Goldman, sans que cela ne remette plus en cause sa position. Sa consécration académique est alors suffisamment affirmée pour que cet impair à un ordre social ségrégationniste qui pros-Blancs n'ait pas de conséquences notables. Wideman a su dif-férer habilement le moment d'un choix par ailleurs cohérent avec sa volonté d'échapper à l'univers difficile et humiliant du ghetto :

« Pour réussir dans il fallait devenir l'Homme ne reven-toute une famille de On avait grandi en apprenant à chanter chemin vers Martha's jouais les Blacks dans ma présence de la femme blanche, d'épouser. Ne savais-tu pas qu'on avait quitté Pittsburgh, ne comprenais-tu pas que de la musique classique, pas trop fort, serait plus appropriée aux circonstances ? *Papa's got a brand new bag*. Papa avait changé de situation et t'allais te conduire comme un nègre et vendre la mèche » (Wideman 1992 : 46).

le monde de l'Homme, comme l'Homme et diquait sûrement pas nègres à Pittsburgh [...]. écoutant, en aimant, en cette musique, mais là, en Vineyard et le Maine, tu nouvelle Dodge Dart 1966 en assise à l'arrière, que je venais avait quitté Pittsburgh, ne comprenais-tu pas que de la musique classique, pas trop fort, serait plus appropriée aux circonstances ? *Papa's got a brand new bag*. Papa avait changé de situation et t'allais te conduire comme un nègre et vendre la mèche » (Wideman 1992 : 46).

Le souci de l'écrivain de ne pas exposer trop tôt une relation qui risquait de lui causer du tort illustre la relativité des significations sociales d'un tel mariage, en fonction de l'évolution de sa position et des espaces considérés. Partout, les unions « exogames » de l'écrivain font partie de ces signes disponibles à une « prélecture » qui stimulent ou découragent la curiosité des lecteurs pour l'œuvre. « Et ces femmes blanches... »²¹ me confiait au détour d'une phrase une de mes interlocutrices à New York, en janvier 2005. Pour autant, s'il est communément admis que l'intérêt du public pour la sphère la plus intime de l'existence de l'écrivain constitue un des signes de la

21. En 2000, John E. Wideman divorce de Judith Goldman et se remarie, en 2004, avec Catherine Nédonchelle, également blanche. Il me faut préciser que la première est juive et la seconde, française, deux faits qui méritent considération.

grandeur, dans le cas des écrivains et du public noirs aux États-Unis, cet intérêt s'il est déçu, étant donné le présupposé, largement partagé, selon lequel un écrivain noir est toujours le représentant de sa communauté, peut entraîner une désaffection de son lectorat potentiel. Une enseignante de l'Université de Chicago m'expliquait ainsi la différence de crédit qu'elle portait à Wideman et à Toni Morrison. Le prix Nobel de littérature avait su assumer ses responsabilités en tant que femme écrivaine noire américaine. Au contraire, elle voyait une antinomie entre le parcours personnel de Wideman, que par ailleurs elle avait peu lu, et le rôle qu'elle attribuait à l'écrivain noir.

Cette circonspection de la communauté noire se conjugue à un intérêt critique discret, malgré tout, qui n'a jamais été comparable à celui témoigné à d'autres écrivains américains de la même génération²². De plus, la position de John E. Wideman au sein du champ culturel, symboliquement figurée par le cantonnement de ses livres dans la plupart des librairies aux étagères destinées à la littérature de fiction africaine américaine, et leur étude, aux départements spécialisés des universités, contribue elle aussi à relativiser la place acquise par l'écrivain. À ce phénomène, que Wideman décrit comme caractéristique de la relation de vexation qui unit les écrivains africains américains au monde intellectuel (Wideman cité in Samuels 1998 [1983] : 30), vont s'ajouter plusieurs événements personnels qui le conduiront à interroger sa propre réussite et à modifier sa manière d'écrire.

Le premier de ces événements, dans l'ordre chronologique, remonte au printemps 1968. Des étudiants noirs de l'université de Pennsylvanie demandent à John Edgar Wideman, le seul *tenure-track assistant professor* noir de tout le département d'art et sciences, de leur enseigner la littérature « africaine américaine ». Il refuse et parmi les arguments qu'il invoque celui, imparable, qu'il n'y connaît rien. Autrement dit, Wideman refuse l'obligation implicite pour les Africains Américains de se comporter comme des Noirs et pour l'intellectuel africain américain d'être un spécialiste de la pensée, de la littérature et de l'art « noirs ». Mais ce qu'il prend pour un acte de liberté se révèle, de manière flagrante, un geste qui contribue à la reproduction du système de ségrégation et de marginalisation des Africains Américains. Car, c'était sans compter leur difficulté d'accès aux universités dans les années 1970 et l'ignorance des curriculums académiques des producteurs culturels et intellectuels africains américains, sans compter, non plus, « the cloud of disappointment in the students' eyes » (Wideman 2001 : XII).

22. « *Où se cacher*, de John Edgar Wideman, est paru le 16 novembre, ce qui laissait à peine plus d'un mois pour sa réception critique. Un délai bien dérisoire pour un roman extraordinaire, signé par un écrivain américain majeur, dont la réputation en France devrait être l'égal d'un Don DeLillo ou d'un Philip Roth » (Christophe Kantcheff, *Politix*, 11 janvier 2007).

Cette aliénation, que Wideman avait fuie en échappant au destin commun des hommes noirs de son époque, figuré par le destin paternel, il découvrait qu'elle avait été la condition même de sa réussite, qu'il lui avait fallu pour arriver à cette position, d'où il disait non à ces étudiants, l'accepter et contribuer par son abnégation à sa perpétuation :

« Pourquoi n'y avait-il pas de romans et de poèmes écrits par des Américains de descendance africaine qui soient enseignés à l'université ? Pourquoi étions-nous si peu à y accéder et pratiquement aucun à y enseigner ? Quelles raisons et quels programmes étaient satisfaits en dispensant un savoir à travers des champs délimités et arbitraires ? Pourquoi l'enseignement que j'ai reçu dans les prétendues meilleures écoles m'éloigna de certaines racines culturelles et m'influença dans la croyance qu'il existait une norme universelle et objective en matière de culture et d'art – classifications essentialistes et hiérarchiques du savoir – qui condamnait les gens comme moi à la marginalité sur le campus et pire consignait la majorité d'entre nous, qui n'avait jamais atteint l'université à un sous-prolétariat déconsidéré et stigmatisé » (*Ibid.* : XIII, ma traduction).

Dès lors, la liberté véritable ne pouvait plus se conquérir qu'en reformulant et réinventant cette subjectivité assujettie aux formes culturelles qui assurent la perpétuation de la normativité. Ce travail Wideman l'initia, entre autres, au moment de la cavale puis de l'arrestation de son frère, Robert Wideman de dix ans son cadet. À cette occasion la violence raciste de l'ordre social ressurgit malgré la double distance, physique et intellectuelle, à l'abri de laquelle il a cru pouvoir mener une vie « plutôt aisée, agréable et sûre » ; « J'étais parti dans l'Ouest pour échapper aux démons que Robby incarnait » (Wideman 1992 : 23), « pour devenir celui que je croyais être, je pensais que je devais me démarquer de toi, construire un mur entre nous [...]. Tes mots et tes attitudes étaient d'une langue que je m'efforçais de désapprendre » (*Ibid.* : 44). Et, ce dimanche matin, le coup de fil de son frère en fuite fissure cette retraite paisible :

« Ce n'est qu'à l'aube du 12 février, après le passage de deux inspecteurs de la police de Laramie qui m'ont traité comme un criminel, que j'ai compris que j'en étais un. Complice d'un fugitif. Complice d'un meurtre au premier degré. Les inspecteurs m'ont embarqué, m'ont demandé de leur fournir un alibi pour une nuit où une petite épicerie avait été cambriolée dans l'Utah. Quatre Noirs avaient fait le coup. Trois d'entre eux avaient plus ou moins été identifiés, il en manquait un. J'étais Noir. Mon frère était suspect. Alors, peut-être que j'étais le quatrième ? Peu importait que je réside à six cents kilomètres du lieu du crime. *Que je sois écrivain et professeur de littérature à l'université. Je suis Noir. Robby est mon frère. Ces faits m'incrimineraient toujours* » (*Ibid.* : 27, je souligne).

Un événement fondamental dans la vie de l'auteur qui prolonge et renforce le mouvement introspectif et rétrospectif ou, mieux encore, « l'auto-analyse » qu'il initie après la demande des étudiants de Penn :

« Assis dans ma Volvo, scrutant l'autre côté de la rue, guettant le moindre signe de vie en provenance de la voiture boueuse ou de l'entrée du bowling, des bribes de mon passé se succédaient rapidement dans ma mémoire, aussi fugaces et imprévisibles que les nuages qui filaient dans le ciel progressivement assombri » (*Ibid.* : 23).

On est en 1976. En 1981, après quelques années de silence, il publie *Damballah*, le premier volume de la *Trilogie de Homewood*. John Wideman revient à Homewood, littérairement, en quête d'une liberté nouvelle, que ni l'éloignement social du ghetto ni l'apprentissage des formes de l'excellence académique, au point d'en incarner une des expressions les plus abouties, n'ont permis. Ainsi, à travers la mise en œuvre de ce récit, il élabore une véritable théorie de la formation et de la nature de l'univers social du ghetto de Homewood. Comme un Hopi, et pour paraphraser Jean Pouillon, il nous fait apprendre l'espace social qui fut le sien de la même façon qu'il l'a appris lui-même, « par le dedans » (1975 : 338).

Ces mêmes années, ses visites régulières à son frère au pénitencier de l'Ouest encourageant l'écrivain à poursuivre cette réflexion sur sa position spécifique dans la société américaine. En 1984, il publie un essai autobiographique *Suis-je le gardien de mon frère ?* nominé pour le National Book Award. L'écrivain y interroge les parcours croisés de son frère et de lui-même en les restituant aux contextes social, historique et familial de leur avènement. Wideman produit une œuvre qu'il situe, dès son titre – *Brothers and Keepers* en anglais – et sa référence implicite au chapitre IV de la *Genèse*²³, soulignée par le titre français, dans une relation qui ne saurait valoir par sa singularité mais, au contraire, pour son sens anthropologique.

En 1994, son deuxième fils Jacob est condamné à la prison à vie pour meurtre, Wideman écrira *Fatheralong. A Meditation on Fathers and Sons, Race and Society* qui paraît en 1995, nominé à son tour pour le National Book Award.

En 2008, il publie son dernier roman en date *Fanon* où son personnage écrivain déclare sa volonté de :

« [...] devenir un écrivain engagé à dire la vérité à propos de la couleur et de l'oppression, un écrivain qui expose les mensonges de la race et révèle comment le concept de race est utilisé comme une arme pour détruire les gens » (Wideman 2008b : 4, ma traduction).

Autrement dit, sa volonté première de se libérer des *habitus* sociaux et racialement constitués en refusant les dispositions communes à ses pairs pour embrasser celles propres à des *habitus* sociaux bourgeois et « blancs », telles que la musique classique, la discrétion ou la réussite académique,

23. Après que Caïn eut tué son frère Abel, Yahvé dit à Caïn : « Où est ton frère Abel ? » Il répondit : « Je ne sais pas. Suis-je le gardien de mon frère ? » (Bagot 1979).

échoue partiellement contre la force du devenir minoritaire noir aux États-Unis. Les empêchements, les drames, sa position au sein du champ littéraire ont conduit l'auteur à une révision complète du savoir acquis pendant ses années de formation qui l'éloignait d'une compréhension véritable des phénomènes sociologiques et psychologiques qui marquèrent son existence et celle de ses proches. L'expérience du double passage de *The Color Line*, cette force motrice dans la création de deux univers sociaux séparés et souvent contraposés, mettait Wideman en position de surmonter « une équivoque personnelle » (Pouillon 1975 : 344) et de restituer la spécificité de l'univers qu'il avait dans un premier mouvement voulu quitter. Un lent processus d'acculturation « à rebours » a abouti à la production d'une œuvre et d'une figure d'écrivain radicales et, dans une certaine mesure, conforté la reconnaissance critique de John Edgar Wideman (Monville De Cecco 2009).

*École des hautes études en sciences sociales,
Laboratoire d'anthropologie et d'histoire de l'institution de la culture (LAHIC)
Charenton-le-Pont
benedicte.monville@gmail.com*

MOTS CLÉS/KEYWORDS : autobiographie/*autobiography* – John Edgard Wideman – minorité noire/*black minority* – Africain Américain/*African American* – ségrégation/*segregation* – ghetto.

BIBLIOGRAPHIE

Bagot, Père J.-P., ed.

1979 *La Bible de Jérusalem*. Paris, Le Cerf-Desclée de Brouwer.

Banks, Russell

2006 *Amérique : notre histoire. Entretien avec Jean-Michel Meurice*. Arles, Actes Sud/Paris, Arte éditions.

Bastide, Roger

1996 [1967] *Les Amériques noires*. Paris-Montréal, L'Harmattan.

Berben-Masi, Jacqueline

2006 « Of Basketball and Beads, Following the Thread of One's Origins », in Bonnie TuSmith & Keith E. Byerman, eds, *Critical Essays on John Edgar Wideman*. Knoxville, University of Tennessee Press : 31-41.

Bertaux, Daniel

1997 *Les Récits de vie*. Paris, Nathan.

Bonetti, Kay

1998 [1985] « Interview with John Edgar Wideman », in Bonnie TuSmith, ed., *Conversations with John Edgar Wideman*. Jackson, University Press of Mississippi : 43-61.

Bonniol, Jean-Luc

1992 *La Couleur comme maléfice*. Paris, Albin Michel.

Bourdieu, Pierre

1987 « Programme pour une sociologie du sport », in *Choses dites*. Paris, Minuit : 203-216.

1993 « Les contradictions de l'héritage », in Pierre Bourdieu, ed., *La Misère du monde*. Paris, Le Seuil : 711-718.

Brown, Chip

1989 « Blood Circle », *Esquire*, August : 122-132.

Byerman, Keith

2006 « Wideman's Career and Critical Reception », in Bonnie TuSmith & Keith E. Byerman, eds, *Critical Essays on John Edgar Wideman*. Knoxville, University of Tennessee Press : X-XII.

Carney, Thomas E. & Paul Finkelman

2009 « Jim Crow Laws », in Paul Finkelman, ed., *Encyclopedia of African American History 1896 to the Present. From the Age of Segregation to the Twenty-First Century*, 3. Oxford-New York, Oxford University Press : 27-30.

Curry, Leonard P.

1981 *The Free Black in Urban America 1800-1850. The Shadow of the Dream*. Chicago-London, Chicago University Press.

DiFazio, Terri

2005 « Birth Control Movement », in Darlene Clark Hine, ed., *Black Women in America*, 1. Oxford-New York, Oxford University Press : 107-110 [2nd ed.].

Douglas, Davison M.

2005 *Jim Crow Moves North. The Battle over Northern School Segregation, 1865-1954*. New York, Cambridge University Press.

Eribon, Didier

2007 *D'une révolution conservatrice et de ses effets sur la gauche française*. Paris, Léo Scheer.

Fanon, Franz

1952 *Peau noire, masques blancs*. Paris, Le Seuil.

Franklin, John Hope & Alfred A. Moss

2005 *From Slavery to Freedom. A History of African Americans*. New York, Knopf [8th ed.].

Frazier, E. Franklin

1957 [1949] *The Negro in the United States*. Revised edition. New York, Macmillan C°.

1969 [1955] *Bourgeoisie noire*. Paris, Plon.

Gibson, Karen J.

2004 « Race, Class, and Space : An Examination of Underclass Notions in the Steel and Motor Cities », in Joe W. Trotter, ed., *African American Urban Experience. Perspectives From the Colonial Period to the Present*. New York, Palgrave Macmillan : 187-208.

Ginzburg Migliorino, Ellen

1994 *La Marcia Immobile. Storie dei neri americani dal 1770 al 1970*. Milano, Selene Edizioni.

Glasco, Laurence

1989 « Double Burden : The Black Experience in Pittsburgh », in Samuel P. Hays, ed., *City at the Point. Essays on the Social History of Pittsburgh*. Pittsburgh, University of Pittsburgh Press : 69-109.

Hoem, Sheri

1998 [1984] « John Edgar Wideman : Connecting the Truths », in Bonnie TuSmith, ed., *Conversations with John Edgar Wideman*. Jackson, University Press of Mississippi : 34-41.

Hughes, Langston

1956 *I Wonder as I Wander. An Autobiographical Journey*. New York-Toronto, Rinehart.

Jaynes, Gerald D., ed.

2005 *Encyclopedia of African American Society*. London, Sage.

Kozol, Johnathan

2005 *The Shame of the Nation*. New York, Crown Publishers.

Lejeune, Philippe

1975 *Le Pacte autobiographique*. Paris, Le Seuil.

2006 « Qu'est-ce que le pacte autobiographique ? »

[http://www.autopacte.org/pacte_autobiographique.html].

Mc Laughlin, Thomas

2008 *Give and Go. Basketball as Cultural Practice*. Albany, State University of New York Press.

Maryland State Archives (The)

2007 *A Guide to the History of Slavery in Maryland*. Annapolis, University of Maryland College Park.

Monville De Cecco, Bénédicte

2009 « Afrocentrisme et littérature : le cas de l'écrivain noir américain John Edgar Wideman », *Civilisations* 58 : 55-72.

2011 « America is not color blind : entretien avec l'écrivain africain américain John Edgar Wideman », *Ethnographiques.org* [à paraître].

Pouillon, Jean

1975 *Les Mémoires d'un Hopi rangé*. Paris, Maspero.

Reed, Ishmael

1998 [1994] « John Edgar Wideman », in Bonnie TuSmith, ed., *Conversations with John Edgar Wideman*. Jackson, University Press of Mississippi : 126-138.

Roth, Philip

2002 [2000] *La Tache*. Paris, Gallimard.

Samuels, Wilfred D.

1998 [1983] « Going Home : Conversation with John Edgar Wideman », in Bonnie TuSmith, ed., *Conversations with John Edgar Wideman*. Jackson, University Press of Mississippi : 14-31.

Schwartz, Marie Jenkins

2006 *Birth of a Slave. Motherhood and Medicine in the Antebellum South*. Cambridge-London, Harvard University Press.

Shalit, Gene

1998 [1963] « The Astonishing John Edgar Wideman », in Bonnie TuSmith, ed., *Conversations with John Edgar Wideman*. Jackson, University Press of Mississippi : 1-5.

Silverblatt, Michael

1998 [1963] « John Edgar Wideman », in Bonnie TuSmith, ed., *Conversations with John Edgar Wideman*. Jackson, University Press of Mississippi : 119-125.

Wacquant, Loïc

1994 *Urban Outcasts, Color, Class, and Place in two Advanced Societies*. Chicago, Illinois, University of Chicago, PhD.

Wideman, John Edgar

1967 *A Glance Away*. New York, Harcourt, Brace & World.

1970 *Hurry Home*. New York, Harcourt, Brace & World.

1973 *The Lynchers*. New York, Henry Holt & Co.

1992 *Suis-je le gardien de mon frère ?* Paris, Jacques Bertoin.

1995 [1984] *Fatheralong. A Meditation on Fathers and Sons, Race and Society*. New York, Vintage Books.

1996 [1995] « Introduction », in Mumia Abu-Jamal, *En direct du couloir de la mort*. Paris, La Découverte : 15-27.

2001 *Hoop Roots*. Boston-New York, Houghton Mifflin Company.

2004 [1981] *Damballah*. Paris, Gallimard.

2006 [1981] *Où se cacher*. Paris, Gallimard.

2008a [1983] *Le Rocking-chair qui bat la mesure*. Paris, Gallimard.

2008b *Fanon*. Boston-New York, Houghton Mifflin Company.

Bénédicte Monville De Cecco, *La genèse d'un écrivain : ou la généalogie d'une famille de Homewood*. — Pour John Edgar Wideman, le matériel autobiographique s'avère un formidable outil de déconstruction et de discussion de l'historiographie américaine dont les énoncés concourent à la production de la minorité noire aux États-Unis. Pour autant, le premier mouvement de l'écrivain fut de s'éloigner de la singularité de son existence pour embrasser des *habitus* communs à ceux qui réussissent dans le monde académique américain. Son ascension sociale fut remarquable. Cependant, l'association complexe des facteurs de classe et de « race » dans la société américaine précarise durablement sa position au sein des champs intellectuels et artistiques et provoque chez l'écrivain un mouvement rétrospectif. Dès lors, dans plusieurs essais et fictions autobiographiques, John Edgar Wideman s'emploiera à restituer la spécificité de son expérience familiale à la complexité de l'expérience africaine américaine. À partir de sa situation distanciée et à travers le récit de sa vie et de celle de membres de sa famille, l'écrivain met en évidence les forces motrices à l'œuvre dans la production et la reproduction d'un système social ségrégationniste et inégalitaire, centré sur la construction de deux groupes sociaux séparés et inégaux les « Noirs » et les « Blancs ». Ce faisant, il nous fournit l'occasion de revenir sur les processus sociaux à l'œuvre dans la genèse d'une œuvre et d'une figure d'écrivain majeures aux États-Unis.

Bénédicte Monville De Cecco, *The Genesis of a Writer : Or the Genealogy of a Family from Homewood*. — In John Edgar Wideman's works, autobiographical material proves to be a marvelous resource for deconstructing and discussing American historiography and the statements contained therein contribute to the production of the black minority in the United-States. Yet the writer's first tendency was to move away from the very singularity of his existence to embrace the common *habitus* of those who aspire to success in the American academic world. His upward social mobility was remarkable. However, the complex combination of class and « race » factors in American society made his positions within the intellectual and literary fields precarious while stimulating a retrospective movement from the writer. Consequently, within his autobiographical essays and fictions, John Edgar Wideman would endeavour to explore the links between his particular familiar experience and the complexities of the African American experience. As an insider/outsider and through tales from his own and that of family members' lives, the writer brings to light the driving forces at work in the production and the reproduction of a segregationist and unequal social system, built on two constructed groups, separated and unequal : « Blacks » and « Whites ». In doing so, Wideman gives us the opportunity to reflect upon the social processes that operate in the genesis in the work and figure of one of the most important American writers.